

**Poèmes libres d'attache
Rétrospective de 1970 à 1984.
Revision août 2008**

Marie La Palme Reyes

Tables des matières

Poèmes libres d'attache:

préhistoire d'amour ...	3
Temps émiettés ...	9
la mal-aimée ...	14
Neumes anciennes et nouvelles ...	15
La tirade des fruits ...	16
Berceuses ...	18
Portrait ...	20
À Gonzalo ...	21
Pluie résolue ...	22
Prière de la survivance ...	23
Complainte des temps présents ...	24
Mon pays ...	27
Comptine...	28
Le chapelet ...	29
Et encore un ...	30
Monologue de la grotte ...	31
La Saint-Pierre à Réñaca ...	32
Mer de ma mère ...	33
La chanteuse pop ...	34
Sème : sable ...	35
Pencil in ...	37
Ma poésie est un cénotaphe ...	40

Poèmes libres d'attache

préhistoire d'amour

une fleur au bout d'une tige
un sourire au bout d'un moment
suis-je rêvée
comme un bout d'histoire
par l'amant de mes rêves

raconte-moi
ton premier regard sur moi
raconte-moi
ton premier espoir de moi
ta première peine de moi
étais-je un air
une atmosphère
un sourire
avais-tu le goût
de m'éplucher
de me goûter
de me respirer

mais pourquoi donc
te mets-tu en berne
tu sembles décroché
de tes épaules
un épouvantail désabusé
sur lequel se pose
ma figure de bord
je m'ouvre au drame
de ton existence
virile



l'image que je t'ai laissée
l'année dernière
de moi
est-elle intacte
regarde-moi

te faut-il
une mise au point
écoute si je ferme cet oeil
ne l'ouvre pas d'étonnement
obture-toi rature-toi
mais ne touche pas au négatif
ne range pas la pellicule
de ton rêve de moi



je t'envoie tous mes lapsus
et mes fautes d'orthographe
un cactus je me sens
un aphone phonographe
j'ai un vache à l'âme terrible
femme à temps partiel je suis
fais-moi le plein c'est risible
seulement pour l'officiel
je te veux tout à côté
non en face tout au loin
comme la réalité
reviens vite dans mon coin
quoiqu'on dise je nous t'aime
je nous vois si loin de toi
j'ai ma face de carême
reviens vite sous mon toit
j'ai un gros rhume de coeur
je transhume à tue-coeur
de toi à je sauf erreur
à bientôt sans nous je meurs



quand je serai enfin cette touche
d'ivoire à ta bouche
et que sur ta couche
tu transposeras mon concerto

ton amour me sera-t-il fidèle
ou à tire-d'aile
(pour se défier d'elle
ne serait-il point un peu trop tôt)

ne serais-je qu'un tisserand d'eau
un mouvement d'os
un decrescendo
pourquoi t'éloignerais-tu presto

quelle clef pourrait te retenir
si à l'avenir
je veux en finir
avec tes folies ipso facto

quand je serai enfin cette mouche
de miel sur ta bouche
d'une douce touche
je transposerai ton concerto



je t'aime à petite bouche
un vin nouveau tiré
encore sans trop
savoir pourquoi
autant te le dire
j'expérimente ma bouche
sur un coin de ton corps
je sais que je t'invente ici,
mais ne t'en fais pas
nous serons toujours à part
de nos délicatesses superposées



il est parti
loin de ma tendresse
au coeur de sa nuit
dans la tasse de mes mains
j'ai couché la cendre
de sa dernière caresse



pour ne rien te dire
j'ai mis mon grand chapeau de paille
et puis pour en rire
j'ai mis ma robe de faille

tout ce dont il s'agit entre nous c'est de parler
mais de parler de quoi de parler tout bas
de rien de tout de moi de toi

pour t'appriivoiser
mes cages d'oiseaux j'ai cachées
et j'ai décroisé
mon coeur devant ta psyché

tout ce dont il s'agit entre nous c'est de parler
mais de parler de quoi de parler tout bas
de rien de tout de moi de toi

pour te mieux surprendre
j'ai teint de rose mes cheveux
et d'un regard tendre
tu as dénoué mes jeux

tout ce dont il s'agit entre nous c'est de parler
mais de parler de quoi de parler tout bas
de rien de tout de moi de toi

pour te bien aimer
d'ici je t'ai donné la clef
toi tout affamé
m'a prise comme un sablé

tout ce dont il s'agit entre nous c'est de parler
mais de parler de quoi de parler tout bas
de rien de tout de moi de toi



je chante les petits seins
des hommes mes frères et mes pères
lune assoiffée
épingle meurtrie
oh petits pères infirmes
poilus poilus poilus

melons ratatinés
soies fripées
pointes émoussées
pastilles croquantes
petits frères velus
boutons de roses
boutons de bois
sous ma langue affriolants comprimés
tout petits seins des hommes
tout petits seins pointés

quand mon geste se fait lent
magique somptueux
ton sein se fait microscopique
infime valet de coeur

oh mes frères exclamés
mes pères à la bouche bée
je chante le pénis
des hommes mes frères et mes pères

tour gélatineuse
tour à tour d'or
d'encens et de myrrhe
tour de mes mains
tour de mes doigts
tour de passe-passe
tour de Pise
tour d'esprit
je te fais des tours et des détours
je te fais motte de pâte
tourbillonnante sur un tour
tour de ville
tour de lit
tour du monde
tour du cadran
la tour prend garde
de te laisser abattre
tour escamotable
tour de magie
tour d'église
tour de contrôle
tour Eiffel
tour de Babel
tour de Nesle
sept tours de langue

je vous enferme à double tour
dans votre tour d'ivoire
tour à ma façon
tour de cochon
tour pendable
vous fonctionnez au quart de tour
un petit tour de phrase
et le tour est joué

Temps émiettés

La vie
sens unique
de la mort



Un mort
se laisse tirer
les vers du nez



La mort
porte à la vie
un intérêt éternel



La mort
histoire d'amour
avec la vie



Dans le jardin
s'installent les clichés
pour se pendre
à la langue du premier venu
un oiseau, une lune, une fleur



Les lèvres
mégots de mots usés
tremblantes



La femme veut sa place au soleil
même s'il est couché



Que d'étoiles coincées
entre le serein et la rosée



La lune broie du noir



au petit matin
la farandole d'une lune
épuisée gît sur le lac



La lune
au paisible regard de ruminant
n'en finit plus d'être pleine



L'arbre se secoue
pour s'enlever un peu de vent



La ligne de vie
d'une feuille
est longue, longue
au printemps



Sourire de vent aigrelet
le monastère, midi



Automne, le vent
se roule de rire
à chaque amas de feuilles



Chartres
fleur transie de foi
éternelle dans la brillance
des blés mouillés



Silence, on tourne
dans quel système inertiel?



Dans l'anodin d'une journée
surgit
l'impression
fulgurante

d'une idée entrevue
à peine en retrait de l'oubli



Dans mon lit ce matin
s'est couché la peur
heureusement
je n'y étais plus



Je seconde l'adoption
des minutes de ma vie



j'ai collé partout
un peu d'ordre dans la maison
et ouvre tranquillement
ma boîte à souvenirs
j'écarte celui-ci
embellit cet autre
et reprise ce petit
tout troué dans le coin



La vie
une étape charmante
de mon histoire



L'écho scinde

La lune en quarte



L'araignée supersonique
reprise
l'espace éraflé
par l'étoile filante



La mort est un abcès
d'où lentement
s'écoule la vie



Un viol lent
est-il
violent
?



Petit pénis
deviendra grand
pourvu que femme
lui prête vie

La mal-aimée

Quel cri éteint le cri de son cri
quel songe copie le songe de sa vie
quel pleur rejoint le pleur étouffé
oh, qu'il est malaisé de dire la mal-aimée

quelle langue parle le corps absent
quel rire barbouille le coin de l'oeil
quelle bouche étanche l'amertume
oh, qu'il est malaisé de dire la malaimée

quelle odeur soudaine abolira le temps
quel trou de mémoire plantera ses racines
quelle sérénité naîtra de sa blessure
oh, qu'il est malaisé de dire la mal-aimée

Neumes anciennes et nouvelles

À rimes, rimettes, je vous la baille bien
Cette chanson d'antan qui n'a que do, ré, mi
Qui s'emplit de dragons après chaque temps fort
Devenant princesses sous la bise du vent
Cette chanson d'antan qui n'a que do, ré, mi
Un clerc trop paresseux en oublia le reste

D'un éphémère chant comme neige au soleil
Après moult siècles et fils d'araignées
Ces points de suspension si mélancolieux
Un mélisme attardé divague sous l'ogive
Après moult siècles et fils d'araignées
Tandis qu'à pleins pipeaux des boules d'anges soufflent

L'idyllique regard de temps jadis vécus
Bergère des vallons en jupon pâquerette
Empli l'automne long après les blés couchés
D'une légende à coeur à bouche racontée
Bergères des vallons en jupon pâquerette
Flûtolin fleurant bon l'air égaré du vent

La doncelle et la lune et les mots poétiques
La rose qu'on décline en dansant à la corde
S'oublie sur les lèvres des amants d'aujourd'hui
La rose qu'on décline en dansant à la corde.
Neumes, redites-moi l'alléluia d'antan.

La tirade des fruits

En vouant aux corneilles
mes amours assoupies
je tire les queues d'un paradis coi.

Fraises, frisottant les bois
de vos odeurs sucrées
laissez mes lèvres chatouiller
l'aspérité de vos rondeurs
pêche matérialiste
vautrée, concupiscente
aux suc sous-entendus
par l'esprit d'un velours
et toi ma framboise
viens ici ma toute belle
mon adorée, ma bouchelette
mon intime framboise
aux jouissances de bulles
éclatées, cerise, cerisons
cerisonnent campanules
sirènes aux seins farouches
figures à la coque
replètes de lumière
mignonnes bouches profilées
gadelles, petites gazelles
un clin d'oeil au soleil
une chiquenaude à la langue
prunes précieuses
pruniers des larcins précoces
aux convergences des saisons du rire
à la limite de l'épiderme
bleuets aux facilités violettes
groseilles à queues fouillis
vos ventres croquants
enfouissent mes papilles
dans des harmonies acides
raisin vert, raisin jaune
raisin rouge, raisin pourpre
raisin bleu, oh raisin bleu
trésor de viscosité
d'amertume transposée
sublimée
dans l'éclaboussement
d'un violacé orgasmique
inspiration en forme de poire

pomme ma toute reine
ma toute grasse
melons de toutes les lunes
aux frasques de pluie vitale.

En vouant aux corneilles
mes amours assoupies
je tire les queues d'un paradis coi.

Berceuses**Berceuse pour endormir la terre**

Berce l'illusion
Elle ne s'enfuira pas
Le cri des huards
Se répercutera
Le brayage du lin
Reviendra chaque année
Et le tabac encore mûrira dans les champs
Berce l'illusion
Elle ne s'enfuira pas
Dans la savane
Reviendront les couleuvres
Les fossés bruisserront
Des cigales et criquets
Berce l'illusion
Comme on berce l'enfant
L'enfant qu'on va sevrer
Les configurations peut-être
Apparaîtront immuables
Berce quand même
Le cheval de bois
Hume le basilic
L'arôme de la menthe
De l'églantine rose
Respire l'abandon
Redeviens ophite
L'espace d'une mue
Berce l'illusion
De la stabilité
Comme on berce l'enfant
L'enfant qui va dormir.

Berceuse

Petit, petit enfant
qui pleure
dans l'hôpital
où tout est blanc
console-toi
l'enfance part
à la manière

des dents de lait
un mauvais rêve
que l'on a fait
un jour
que l'on était enfant

Angelito

ange blanc, angelito
repose-toi,
le vin nouveau en ton honneur
est ton sang neuf dedans nos veines
et de grands seins marbrés de bleu
pour toi remplis, outres tendues
se vident aux portes de ta mort,
ange blanc, angelito
ton petit corps décomposé
retourne aux sources de la vie,
cycles marins, cycles terrestres,
ange blanc, angelito
repose-toi
dans ton cercueil.

Berceuse

Une odeur usée
de vanille, de gentiane
dodeline à la croisée
un soliloque esseulé
au va-et-vient de la berceuse
au va-et-vient des aiguilles
passe, repasse le fil
la nappe s'allonge
le soleil poursuit sa course
à l'envers, à l'endroit
passe, repasse la vie
le cliquetis des aiguilles
égrène les secondes
le soleil poursuit sa course
au va-et-vient de la berceuse
le village s'est enroulé
dans une longue nappe blanche
au va-et-vient de la berceuse
le village s'est endormi

Portrait

Un air de poule mouillée
est-ce bien moi cette chair?
j'essaie cet air
à me faire peur
à me faire belle
cet autre encore
à me faire bête
je me ressemble
par le nez
pensais-je
le reste m'est étranger
mon profil est l'envers
de mes yeux au miroir
où je vois des cheveux
d'angelots
blonds frisés
je m'éternise
je me cajole
sur cette pièce
à conviction
un peu de sérieux
et je disparaïs
dans ces pommettes
surtout fanées
un peu de sérieux
que reste-t-il
il faut donc conclure
oh surprise
que de moi
il n'est rien
qui semble moi

À Gonzalo

J'ai pris ma plume des grands jours
Pour te fêter à ma façon,
Déjà s'énerve mon amour
D'être ainsi pris à l'hameçon.
Mes mots ont déjà pris la fuite
En entendant : À Gonzalo
Et veulent s'abriter ensuite
Derrière un parasol, à l'eau
Donc, je me jette et je t'écris
Ces mots si peu révélateurs
D'un amour qui n'est qu'un grand cri
Ayant figure de bonheur.
Mon poème s'allonge comme
Un tricot de grand-mère, mais,
Écoute encore un peu. En somme
Ainsi va ma vie, je t'aimais,
Je t'aime et t'aimerai plus loin
Que la course de l'azur bleu,
Plus nombreux que les brins de foin,
Que jours de soleil plus heureux,
Plus profonds que fiords nordiques
Et que racines de montagnes
Plus follement que flegmatique,
Ainsi s'exprime ta compagne.

Pluie résolue

La pluie, insidieuse
comme peut l'être une question
enveloppe ce coin de terre
depuis des heures exactes
ses petits yeux glauques
se posent à l'aveuglette
et convertissent l'herbe folle
en aire de réflexion
le moulin à quatre vents
tisserand d'eau s'efface
devant les tresses d'eau
pressées d'unir la terre au ciel
un train sonore à reculons
dans le brouillard indéfini
pluie résolue à rendre l'âme.

Prière de la survivance

Caresse ma lèvre
De ton fusil éteint
M'a pris par surprise
La paix
Je ne sais quoi faire
De tous mes fusils
Caresse ma lèvre
De ton fusil éteint
Les nuits ont passé
Probablement les jours

Caresse
Mais caresse donc
De ton fusil éteint
Mes seins déchirés

J'ai sans doute écrasé
Violé beaucoup de corps

Caresse mes flancs
De ton fusil éteint
Je ne sais quoi faire
De tous ces cadavres
Caresse mes tripes
De ton fusil éteint

La paix
Je ne sais quoi faire
La guerre
Je ne sais quoi faire
L'amour
Je ne sais quoi faire
Après

Complainte des temps présents

ça gaze pas
aujourd'hui
ça gaze pas pas du tout
non du tout
ça a bardé
hier
oui ça a bardé
beaucoup
c'tait pas pire
non plus
pas pire du tout
le défilé
oui pas pire
pas mal non plus
les chars allégoriques
pas mal
c'tait pas les chars
mais pas mal
quand même
toutes ces autos
c'tait pas mal
la police devant
qui pétéradait
à plein gaz
oui quand même
c'tait moche
tout ce jus
tout ce jus
dans la rue
c'tait pas du catchup
ah non pour ça non
c'tait pas du chiqué
du vrai de vrai
mais quand même
ça criait tellement
trop trop pour moi
trop de bruits
ça pétéradait trop
ah oui pour ça oui
j'y étais
cte midi
mais au fait
qual heure qu'il est
midi la cloche

mes oreilles buzent
c'est drôle c'est noir
bah ça fait rien
tiens c'est drôle
le plafond est ben bas
tout à coup
q'ce serait la prison
bah j'sus trop bête
j'me fais des ptit'peurs
des ptit'peurs pour rire
c'est pas réussi
j'ris pas
aie ça fait mal
aie aie
mais qu'a c'que j'ai
bon dieu de bon dieu
viarge de câllice
aie j'ai peur moi
tabarnacle
y fait trop noir icitte
j'veux m'en aller
d'icitte moi
aie aie aie
c'est y que j'pleure asteur
des fois que j'vais pleurer
pleurer pour de bon
ah non
y m'auront pas
y m'auront pas
les salauds
j'veux sortir
sortir d'icitte
j'sais pas où c'est
icitte mais j'veux sortir
eh là-bas
y a t'y quelqu'un
y a t'y quelqu'un
c'est t'y que j'deviendrais fou
ma parole
oh là là q'ça va pas
aujourd'hui
ça va pas du tout
aie, aie, j'ai mal
mais voyons
c'est p't-être un p'ti rêve
maman maman

c'est t'y drôle
a répond toujours
d'habitude

eh toi dans l'coin
ta gueule

Mon pays

Mon pays n'a pas de châteaux
mais le reflet dans l'eau d'immenses forêts vertes.
Mon pays n'a pas de cathédrales
mais la brillance rouge des automnes frisquets.
Ainsi, se poursuit la tradition
d'un pays qui n'est pas un pays.
Ton pays, mon petit, ce n'est pas ...

Comptine

Un coquelicot
Sur un coquetier
Admirait un coq
Qui coquetait

Ponds-moi un coco
Disait-il au coq
Qui lui rétorqua
Cocorico

Ce n'est pas un coq
Qui pond les cocos
Mais un cocotier
Noix de coco.



Signalons en passant
la possibilité
que l'auteur de mes jours
soit un bouc
petit garçon, je serais bouquet
petite fille, je serais bouclette.

**Comptine de l'oeuf pour adulte**

Dans un oeuf à la coque
un possible petit poussin
jaune qu'il aurait été
avec des paillements de peur
qu'on lui évite
en le mangeant
maintenant à la coque.

Le chapelet

Entre les rots de grand-mère
Et les pets de grand-père,
Les grains de chapelet
Filaient la quarantaine.
«Je vous salue Marie»,
Disait le cardinal.
«Tic tac tic tac toc»,
Disait l'horloge grand-père,
«Je crois en Dieu»
J'y croyais aussi,
Sur mes genoux qui picotaient.
Grand-mère mâchait du thé des bois
Entre ses castagnettes,
Grand-père des paparmints
Entre ses castagnettes.
Je mastiquais des Notre Père
Dans du jus de réglisse.
J'ai ramassé ainsi,
Cent mille ans d'indulgences.
Gloire au Père, au Fils.
Parfois, je jouais avec la crainte
De voir sortir du haut-parleur
Les yeux furieux du cardinal :
«Je te salue, Marie, donne-moi ta réglisse.»

Et encore un

J'hésite colin-maillard
sur la grand'route du trépas
à petits pas clopin-clopant
j'avance un pas, et encore un.
Dans ma tortuesque démarche
voilà un pas que je m'attarde
à contempler tout de travers,
à petits pas un peu derrière.
J'avance un pas, et encore un,
je veux un autre verre d'eau,
un coucher rose de soleil.
Dans ma tortuesque démarche,
Sur la grand'route du trépas,
Cahin-caha, à petits pas,
J'avance un pas, et encore un.

Monologue de la grotte

Un cheval s'avance
héraldique, hennissant
tous les noms de la terre, vulnérable
cette esquisse que des souffles atténuent
colle à la peau vivante des rochers.
Il halète, triture tous les sens jadis
décalqués à même les forêts et les mers.
Sépultures sans morts,
vos silences m'effraient
plus que vos vieilles carcasses blanchies.

La Saint-Pierre à Réñaca

C'étaient des histoires de forêts à l'hymen religieux,
de terres chaotiques aux orgasmes virulents.
C'était l'histoire de l'oeil aux amandes amères,
l'histoire de longs couteaux affilés
au fusil de la vie quotidienne.
C'étaient l'histoire de ruines bien portantes,
de nuits senteurs d'aisselles doncelles,
de nuits couleur de corbeaux sans tête.
C'étaient des histoires de poètes affamés
où les nains fleurissaient sur les lits nuptiaux
et les vins refusaient de vieillir,
où les cieux étaient rouges comme des révolutions.
C'étaient des histoires de cris, de ciel, de mer,
de chant à l'humain, de chants au divin,
de bonzes, de châsses, de saints,
de nonnes, d'icônes et de vieux,
de jardin d'enfance, de bardes, de communistes,
de médecins, d'alcooliques, de lépreux,
de curés, de yellow submarine, d'enfants de Marie,
de barques chavirées comme des femmes enceintes
qui, le jour de la Saint-Pierre à Réñaca
entonnaient une longue cacophonie divine.

Mer de ma mère

Je veillerai la mer
mer de ma mère
l'emprise du vent
sur tes rides parfumées
tes collerettes d'écume
folles de néant
voltigent sur la vague
raide du tabou

la mer alunit
sur sa monture colérique
comme un oeuf sur la pointe
de l'incertitude
des vitrines sphéroïdes
remontent à la surface
l'harmonie des confins
aux direx poissonneux

et la mer respire
mer de ma mère
d'arrache coeur, d'arrache peau

sur les sables rugueux
refaisant ses patiences
sur la meule des jours
forcenée démontant
la montre de chaque âge
ravissant aux voiliers
leur marche vers l'étoile

d'un jour qui s'achève
je me relèverai
mer de ma mère
comme d'une parturition
et jamais pour moi
comme pour toi ma mer
il ne fera trop tard
pour tout recommencer.

La chanteuse pop

Ses mots d'elle
qu'elle me chante
qu'elle me lance
qu'elle m'écorce
qu'elle me perce
son corps d'elle
qu'elle me rythme
qu'elle m'invite
qu'elle me pare
qu'elle me happe
sa voix dense
qu'elle m'enlace
qu'elle me casse
qu'elle m'enfile
dans la gorge
qu'elle s'attache
qu'elle s'évade
qu'elle s'enroule
qu'elle s'échappe
qu'elle fracasse
en cristal
qu'elle m'éclate
en plein fouet
qu'elle s'installe abolie
implosée
dans l'instant.

sème : sable

le désert est mémoire de vent

distribution étale
du paysage
sous la pression du soleil

à la brisure des eaux minérales
l'horizon accouche
de foetus noirs hésitants

la rose des sables
au lit du vent
se creuse une beauté

le sable siffle
l'homme se tait
la passion du soleil est déplacée

le sable glisse
le soleil tire à bout portant
l'homme ploie sous les mirages

la chaleur suspend le jugement
l'homme oublie ses souvenirs
la terre grelotte sous la fièvre
le vent chantourne sa partie

le puits se perd
au fond du ciel arénacé
sablier oblitéré
le désert s'allonge à côté

le ciel met du temps
à tomber tout autour
l'espace est rose et tire à sa fin

le soleil descend à reculons
les crevasses se déplient
en commentaires sur le sol
les rides s'estompent dans l'ombre

le désert ne réfléchit pas
dans la nuit dorment
de profil les dunes

une sueur d'étoiles
coule sa voie lactée
jusqu'à la courbure
des sables
du silence

Pencil in

in the outskirts of the sea
the fringe of the harbor
there is a stain of steel
gulping the casual tourist
Zadkin's empty men
double crosses the space
there is otherwise
the presence of the seagulls
the cork of a wine bottle

sets inside an open cut
a standard of silence
in the outcry of the sea

with a predatory mind
a photo is taken
a week later
there is just the paper
to look at

the emptiness is out
of the question
may be
not even there

one leg, just one
this one or the other
he didn't remember
when a car broke it
she was of wood

the rain is dying
like a crying child
the fading away
of a lost paradise
little by little
the sound is trespassed
by looking like a bird

along the paths
some birds are suckling
the sobbing rain of april

the spring is too short
for a dead tree

the dwelling of lights
in a spring's rain
the chaotic song
of an otherwise
green tree

the snow underlines
so many details
like the pain
erases so many

I sat at the gate
waiting for the stars
to come shining
and begone with

when eyes
drop

the world
is gone

may be
just around

the corner

same blue
same blues
yah

I am caught
in a painted
baby bunny
sheer drop
of frozen fear

I cannot look
without committing myself
the red berry
falls along
the path fixed
by the gravity
of the situation

the sky is tuned on blues

is this a smile
this hollow knife in my face
for the first time
of my life
I am living
off a wound
still flesh

with dedication
I sat
and the flowers left
and the birds left
everything left
as it was
I sat
with my dedication

Ma poésie est un cénotaphe
Érigé
À la douce mémoire
De ma langue maternelle